

L'a-bord du sujet.

**Réflexion sur les fondements dynamiques de la théorie et de la clinique
psychanalytiques.**

A-bording the subject.

Reflection on the dynamical foundations of psychoanalytical theory and practice.

J. Guillén – D. Reniers – C. Pinel

Julio GUILLEN

Docteur en Psychologie Clinique et Psychopathologie

Laboratoire SHS-CEC – Unité de Recherche en Psychologie OCeS (Organisation, Clinique et Sujet)

Université Catholique de Lille – Faculté Libre des Lettres et sciences Humaines

60 Bd Vauban BP 109. F – 59016 Lille Cedex

EPSM Agglomération Lilloise – CMP Franco Basaglia

239, Rue du Faubourg de Roubaix -59800 Lille

julio.guillen@univ-catholille.fr

Dominique RENIERS

Professeur HDR en Psychologie Clinique et Psychopathologie

Laboratoire SHS-CEC – Unité de Recherche en Psychologie OCeS (Organisation, Clinique et Sujet)

Université Catholique de Lille – Faculté Libre des Lettres et sciences Humaines

60 Bd Vauban BP 109. F – 59016 Lille Cedex

dominique.reniers@univ-catholille.fr

Carole PINEL

Docteur en Psychologie Clinique et Psychopathologie

Laboratoire SHS-CEC – Unité de Recherche en Psychologie OCeS (Organisation, Clinique et Sujet)

Université Catholique de Lille – Faculté Libre des Lettres et sciences Humaines

60 Bd Vauban BP 109. F – 59016 Lille Cedex

carole.pinel@univ-catholille.fr

Résumé

Dans cet article, nous proposons de revisiter la notion de « dynamique » en psychanalyse afin d'étudier son rôle fondateur pour l'émergence du sujet. En général, cette notion se trouve réduite à l'idée plus ou moins vague de « conflit » dans une sphère intrapsychique. Ceci n'est pas sans avoir des conséquences sur la théorie mais aussi sur la clinique qui se transforme en une technique centrée sur l'analyse des défenses. Or, comme nous le montrerons, il s'agit, autant pour Freud que pour Lacan, d'un concept à la base de la construction subjective comme émergeant de la rencontre entre deux champs : l'individu et la culture ou plus précisément le vivant et le langage. Le concept de « pulsion » se présentera comme le point nodal de nos réflexions pour mettre en dialogue la dynamique avec l'énergétique tout en précisant les différences entre ces deux approches qui ouvriront la voie pour l'introduction du sujet et son lien à l'Autre à partir des notions d'intervalle et de champ. Finalement, nous présenterons une séquence clinique concernant la distinction de scènes dans le discours d'un patient afin de souligner l'intérêt d'une analyse inspirée de la dynamique. Ceci nous permettra d'ouvrir la question de la structure clinique en termes de « modalités dynamiques ».

Mots-clefs

Psychanalyse, sujet, dynamique, pulsion, limite.

A-bording the subject.

A reflection on the dynamical foundations of psychoanalytical theory and practice.

Abstract

In this paper, we revisit the concept of “dynamics” in psychoanalysis to study its fundamental role for the emergence of the subject. Usually, this concept is reduced to a rather vague idea of “conflict” in the intra-psychic sphere. This position has a direct consequence on theory and clinical practice which becomes then a technical device used to manage defenses. We will show that both for Freud and for Lacan, dynamics stands as a key concept that founds the subjective construction as the emergence of the meeting of two distinct fields: individual and culture or, more precisely, the living and language. The notion of “drive” is the nodal point of our analysis that will concentrate on the link between dynamics and energetics and will specify the differences between these two approaches. This will open the way to introduce the subject and its binding to the Other starting from the notions of interval and field. Finally, we present a clinical sequence concerning the distinction of scenes in the discourse of a patient so as to show the importance of a dynamical analysis. This will introduce the question about the clinical structure in terms of “dynamic modalities”.

Key words

Psychoanalysis, Subject, dynamics, drive, limit.

A-bordar el sujeto.

Una reflexión sobre los fundamentos dinámicos de la teoría y la práctica psicoanalítica.

Resumen

En este artículo, proponemos visitar la noción de “dinámica” en psicoanálisis para estudiar su rol fundamental en la emergencia del sujeto. En general, esta noción se reduce a una idea más o menos vaga de “conflicto” en la esfera intrapsíquica. Esto tiene consecuencias tanto para la teoría como para la práctica clínica que se ve reducida a una técnica centrada en el análisis de las defensas. Sin embargo, como lo mostraremos, se trata, tanto para Freud como para Lacan, de un concepto básico en la construcción subjetiva como emergente del encuentro entre dos campos: el individuo y la cultura o, más precisamente, el viviente y el lenguaje. El concepto de “pulsión” aparece como el punto nodal de nuestra reflexión permitiendo poner en diálogo la dinámica y la energética precisando de este modo las diferencias entre estos dos enfoques lo que abrirá la vía para la introducción del sujeto y su lazo al Otro a partir de las nociones de intervalo y de campo. Finalmente, presentaremos una secuencia clínica a propósito de la distinción entre escenas en el discurso de un paciente para resaltar el interés de un análisis inspirado en la dinámica. Esto nos permitirá abrir la cuestión de la estructura clínica en términos de “modalidades dinámicas”.

Palabras clave : psicoanálisis, sujeto, dinámica, pulsión, límite.

C'est l'un des sorts inévitables que l'on peut réserver aux concepts psychanalytiques de les soumettre à une lecture objectivante de phénomènes psychiques, surtout dans ce monde contemporain où le savoir revient au vérifiable en délaissant le véritable. Ainsi la psychanalyse risque-t-elle toujours de devenir, à partir par exemple d'un enseignement universitaire qui se suffirait d'une simple dispense de concepts, l'équivalent d'une espèce de « *psychologie individuelle* » consistant à identifier pour les travailler la nature particulière du conflit en place ainsi que les défenses déployées à son endroit. Une telle approche gagne de là son titre de « *psychologie dynamique* » en se donnant pour objet, en parfaite conformité en apparence avec la façon dont Freud entendait l'approche dynamique au sein de sa métapsychologie (Freud, 1915-17). C'est bien là, on le sait, le ressort essentiel dont a pu se réclamer et se réclame encore l'*ego psychology* américaine.

S'y entend en tout cas le principe d'un « *déjà-là* » en termes d'instances psychiques localisables qui composent un appareil qui semble se suffire à lui-même dans son fonctionnement et dans son développement. Cependant, à saisir la dynamique en son essence, pareille conception peut être renversée. Le conflit peut en effet être entendu non pas comme repérable entre instances psychiques préexistantes, mais comme ce qui détermine l'existence-même de celles-ci. Il s'agirait alors de revenir, avec la rigueur nécessaire, sur ce que Freud entendait révéler avec l'acception substantivée du terme « *dynamique* », quitte à reprendre certains textes qui sont trop souvent considérés comme appartenant à la « *préhistoire* » de la psychanalyse (tel par exemple, *l'Esquisse d'une psychologie scientifique* (Freud, 1895).

Pareil renversement de point de vue place forcément au premier rang ce qui, de la « *sorcière métapsychologie* », renvoie le plus nettement au principe de la dynamique, à savoir le concept de pulsion qui, comme Freud le rappelait en 1915 « *n'est jamais comme une force d'impact momentané (eine momentane Stosskraft) mais toujours comme une force constante (eine konstante Kraft)* » (Freud, 1915). Partir de la pulsion, entendue comme énergie potentielle donc, et absolument pas comme entité substantielle, c'est dépasser la dimension d'objectivation dans laquelle on réduit souvent la psychanalyse aujourd'hui. C'est également revenir aux sources épistémologiques dont celle-ci, à propos de la dynamique précisément, et comme le souligne la référence par Freud à la notion d'énergie, s'est réclamée avant tout, à savoir la physique (Assoun, 1981). C'est enfin admettre la possible

remise en question de la nosographie, ou plus exactement l'aborder non plus à partir de l'existant morbide mais de cette dynamique dont il est possible de déplier la logique propre.

Le présent travail reposera donc sur deux hypothèses :

En tant que « *force constante* », la pulsion est indissociable d'un écart définissant un espace *sui generis* qui ne peut être identifié que comme « *intervallaire* ». Cet intervalle est caractérisé par l'impossibilité foncière de rejoindre l'état zéro dont se réclame la satisfaction première (la jouissance) en quoi il admettrait cette « *exigence de travail* » que Freud rattache fondamentalement à la pulsion. Cet intervalle ne peut en effet être réduit à l'idée d'un simple écart, tel celui par exemple entre soma et psychè, ou entre soi et monde extérieur. C'est pourquoi cet *espace intervallaire* repose fondamentalement sur le principe d'un *contingent* consacrant le *lieu* de l'Autre au titre de *nécessaire* logique.

C'est en ce sens précis que la dynamique chez Freud doit être entendue. Car le surgissement de l'Autre dont il est question ne peut être limité, sans l'exclure toutefois, à quelque thèse développementale soumise à quelque procès maturatif. Cet Autre, consacré en nécessaire logique sur la base d'un contingent, ne relève surtout d'aucune référence à l'intersubjectivité. Il est à entendre en tant que *lieu*, celui du langage.

La prise en compte de la pulsion au centre de l'économie désirante force à réinterroger la clinique en lui fournissant un fondement dynamique qui ne relève pas tant de l'observable sémiologique que de la logique dont se réclame un lieu psychique qui en constitue avant tout le produit. Cette seconde hypothèse sera mise à l'épreuve à partir d'une séquence clinique.

La δύναμις (dynamis): d'un au-delà du conflit partes extra partes

Lorsque, dans « *Pulsions et destins des pulsions* », Freud veut savoir combien nous pouvons poser de pulsions, il soulève le problème essentiel qui se rattache à la pulsion. Le risque est grand en effet, lorsqu'une telle tentative d'identification se présente à propos de celle-ci, de subvertir gravement le champ auquel elle appartient fondamentalement, à savoir celui de la *dynamique*. Il est vrai que, pour un concept que Freud érigea comme « *mythologie* » de la psychanalyse, pareille tentation devient légitime (Freud, 1932). Elle oublie cependant le statut proprement « *limite* » dont la pulsion se réclame avant tout, que cette limite soit

entendue au niveau de ce qui fait *nouage* entre somatique et psychique, entre corps et langage, entre sujet et Autre, ou plus radicalement encore sur un plan strictement épistémologique. En quoi l'arbitraire, Freud le souligne clairement, aura le champ libre pour dresser telle ou telle liste de ce qui dès lors ne répondrait plus des critères définitoires qui reviennent à la pulsion. On peut trouver une illustration exemplaire d'une telle démarche subversive chez Murray par exemple, qui dresse, sur la base d'une simple enquête, la fameuse liste des « *Needs* » qui servira de base théorique à la grille interprétative de son *Thematic Aperception Test* (Murray, 1957) et pour lesquels les traducteurs français ont eu l'heureuse initiative d'ailleurs de retenir, pour ces *Needs*, le terme plus approprié de « *besoins* ». Hormis cette classification de besoins, on pourrait d'ailleurs évoquer celle proprement psychiatrique qui a toujours prévalu au chapitre des perversions (Lanteri-Laura, 1979). Au-delà de l'initiative visant à répertorier les pulsions, initiative qui garderait toute sa valeur tant qu'elle reste dans les limites de l'analyse psychologique, il faut, dit Freud, retenir les seules pulsions qui, en tant qu'originaires et insécables, peuvent avoir dans le champ analytique une réelle importance.

La question est essentielle, car une telle initiative de dresser un listing des pulsions sur la seule base de l'observation (qui pourrait admettre, comme le dit Freud, une pulsion de jeu, une pulsion grégaire ou une pulsion de destruction) donne inévitablement à celles-ci statut de *substantia*, c'est-à-dire d'entités isolables les unes des autres, chacune étant dotée en parfaite autonomie d'une origine et d'un but particuliers. Or, il est frappant de voir que Freud, qui vise la pulsion dans son insécabilité, retient non telle ou telle pulsion, mais une dualité, celle entre pulsions du moi (ou d'autoconservation) d'une part, et pulsions sexuelles d'autre part (Freud, 1905), et plus tard entre pulsions de vie et pulsion de mort (Freud, 1920). Son insistance à maintenir la pulsion dans l'enceinte d'une radicale et incontestable dualité, forcément conflictuelle, lui coûtera, on le sait, l'adhésion et même l'amitié de ses plus proches collaborateurs, Jung en tête. De fait, cette conception fondamentalement dualiste souligne avant tout le registre, le seul, auquel la pulsion peut se référer sous peine de perdre sa valeur épistémologique première, à savoir le registre *dynamique*. Car l'essentiel dans ce dualisme, semble-t-il, revient à ce qui s'institue avant tout comme *tension* entre les deux pulsions, et non au simple niveau de deux catégories pulsionnelles dûment identifiées l'une face à l'autre.

Il faut cependant s'entendre sur le sens précis du terme « *dynamique* » ici employé. Sur cette mise au clair définitoire reposent toutes les réflexions qui vont suivre. Dans le texte freudien, la notion de « *dynamique* » recouvre la définition et le jeu réciproque des forces qui règlent le déroulement des processus psychiques. Incontestablement, toute l'intelligence analytique trouve ici son assise. C'est dans cette perspective en effet que prennent leur consistance première la reconnaissance de l'inconscient lui-même et celle du refoulement, véritables piliers sur lesquels repose la théorie psychanalytique. L'idée de *conflit* se présente en cela comme indissociable de la dynamique. Freud parlera, à propos de l'approche qui en relève, d'une vie psychique qui doit être considérée comme « *un champ de bataille où luttent des tendances opposées* » (Freud, 1915-1917). Il s'agit donc, dans une telle acception du terme « *dynamique* », de repérer les forces en présence, c'est-à-dire de saisir les enjeux d'un conflit qui caractérise la vie psychique dans tous ses états, normal et pathologique. Quelles que soient les productions psychiques que Freud analyse, le rêve, le mot d'esprit, le lapsus et même le symptôme, il s'agit toujours d'une approche qui considère ces phénomènes comme des indices d'un jeu de forces, comme une expression de tendances aspirant à un but, qui travaillent de concert ou les unes contre les autres.

De là, tout semblerait dit... Partie prenante d'une métapsychologie qui admet à son côté les approches *économique* (qui considère l'appareil psychique comme animé de forces quantifiables quoique non mesurables) et *topique* (qui entend l'appareil psychique comme constitué de lieux particuliers disposés dans un ordre précis les uns par rapport aux autres¹), l'approche *dynamique* serait donc, pour Freud, fondée sur la tentative de décrire un processus psychique selon l'identification des parties en présence et de la nature du conflit. Et pourtant, à moins de tomber dans le piège que nous pointions plus haut, il semble bien que la pulsion ne trouve que très partiellement sa place dans une telle définition de la dynamique. C'est ce que révèle l'étude de l'étymologie de ce terme.

Le substantif latin *Dynamis* évoque l'idée d'une « *grande quantité* », d'une « *abondance* » (Gaffiot, 1934). C'est là un sens usuel qui laisse dans l'ombre ce à quoi il renvoie avant tout dès lors qu'on se réfère à la racine grecque, à savoir l'idée d'une « *puissance* », à entendre ici au sens mathématique du terme. *Dynamis* signifie en effet avant tout le « *carré d'un*

¹ Pour rappel, Freud a établi deux topiques, la première distinguant « *Perception-Conscience, Préconscient et Inconscient* » (Freud, 1900) et la seconde qui, en plus des instances compris dans la première, admet « *le Moi, le Ça et le Surmoi* » (Freud, 1923)

nombre », soit un nombre élevé à la *puissance* deux. Le terme grec *δύναμις* (*dunamis*) contient cette idée de puissance en excluant d'ailleurs toute idée d'abondance. Il signifie en effet 1) faculté de pouvoir ; 2) puissance, dans les deux sens d'avoir la faculté, d'être capable, et d'être puissant, d'avoir du crédit. Il est intéressant de noter que le verbe *δύναμαι* (*dunamai*) peut être employé dans un sens impersonnel, situant le « possible » en totale indépendance d'un agent (« *Il est possible* »). Au chapitre de la pulsion, cela valait la peine d'être mentionné.

Freud mesurait-il l'étendue épistémologique susceptible d'être déployée à partir de l'étymologie du terme « *dynamique* » ? La façon dont il entendait l'approche dynamique qui, comme on l'a vu, procède nécessairement d'un temps d'isolation des forces en présence, semble parler en faveur du contraire. A travers ses références *princeps* à la physique, celle d'Helmoltz et de Fechner notamment, Freud demeurait aristotélicien, en localisant le conflit comme mouvement tributaire d'un agent pré-identifié nécessairement (Aristote, *Physique*). Et pourtant, certaines de ses analyses, parmi les plus importantes de son œuvre, de nature métapsychologique sans en porter le nom, montrent que la logique inhérente à la *δύναμις* était opérante chez lui très tôt, notamment dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique* (Freud, 1895).

Avant de l'aborder, soulignons une dernière fois ce qui ressort d'essentiel de cette approche de la *dunamis*. Freud semble rester, à propos de celle-ci, à une conception ciblant un conflit entre parties définies au préalable. Mais la question doit être posée : ce conflit doit-il être nécessairement rattaché aux deux bords qui en déterminent le parcours, sa *cause* et son *but* par exemple ? Ce serait forcément admettre l'idée d'un *mouvement* entre ces deux bords préalablement posés. Or, le mouvement ne se limite pas à la notion de *déplacement* (au sens évidemment non freudien du terme). Il ne renvoie pas, autrement dit, restrictivement, à l'idée du passage objectif pour un élément d'un lieu à un autre lieu. C'est là qu'il semble que Freud ait avancé un certain nombre de thèses essentielles dès 1895.

L'*ἐνέργεια* (*energeia*) à distinguer. Vers l'énergie potentielle.

Le texte de *l'Esquisse* semble en première approximation au-moins, assez éloigné de l'enceinte épistémologique dans laquelle la pulsion trouve sa place. Point de « *concept-*

limite » ici. Au contraire, le neurologique est en 1895 la seule assise sur laquelle tous les développements freudiens vont reposer. Freud d'ailleurs annonce d'emblée la couleur : il cherche à faire entrer la psychologie dans le cadre des Sciences naturelles, c'est-à-dire à représenter les processus psychiques comme des états quantitativement déterminés de particules matérielles distinguables. Point n'est besoin alors de s'interroger, comme il le fera en 1915, sur ce qui justifierait le choix de telle ou telle pulsion, car ces particules matérielles sont confondues dans le parfait anonymat des neurones (Freud, 1915). Et pourtant, il apparaît clairement que ceux-ci n'ont de place dans la démonstration freudienne qu'au titre de « *support* » à ce qui constitue l'essentiel, à savoir le principe d'une circulation d'énergie sur la base d'une opposition « *activité / repos* ». Et à ce titre, ce ne sont pas tant les neurones en tant que tels qui vont importer que l'espace d'un entre-deux, à savoir ces espaces « *entre* » neurones qui ont la propriété remarquable de *séparer* (en étant *entre* les neurones) tout en assurant la seule possibilité d'un *contact* entre eux. Essentielles, ces « *barrières de contact* » le sont avant tout dans la mesure où c'est avec elles que l'appareil, disons psychique, admettra dans sa dynamique la notion essentielle de *trace*, c'est-à-dire d'une *mémoire*. Cette mémoire prend ici un statut tout-à-fait extraordinaire qui tourne résolument le dos aux conceptions psychologiques qui en font quelque réservoir susceptible de comporter l'ensemble ou une partie du vécu individuel, ou quelque fonction isolable dans le traitement d'informations. Ici, dans l'analyse que Freud propose, la mémoire est indissociable du destin particulier de ce qui constitue un « *entre-deux* » neuronal, en termes de modification et d'articulation, suite au passage de l'excitation. Les barrières de contact subissent un changement durable suite à l'excitation neuronale. Elles vont admettre une variation de leur *imperméabilité*, ce que Freud nomme « *degré de frayage* ». Une telle conception, de toute évidence, tourne résolument le dos à la considération d'une mémoire entendue comme simple lieu positivé de stockage, telle qu'elle s'entend dans les sciences cognitives.

Il faut prendre la mesure de l'originalité du schéma que propose ici Freud. Car s'il est question de trace, *ce n'est pas fonction de ce qui « reste » une fois que ce qui l'a fondé a disparu, mais au contraire fonction de ce qui « ne reste pas », de ce qui a perdu plus ou moins sa dimension de résistance. La trace, autrement dit, comme indice de cette mémoire dont parle Freud, n'est pas ce qui est susceptible de renvoyer à ce qui l'a établie. Elle est ce qui n'est plus. C'est voir toute la complexité, toute la richesse aussi, de ce qui en ressort au*

niveau de l'économie désirante dans laquelle la pulsion va prendre place au titre d'action première au titre cette fois de l'*ἐνέργεια* (*énergia*) qui, signifie avant tout « force en action » (Bailly, 1950).

Il est clair en effet que la dimension énergétique n'est pas liée ici à la circulation elle-même de la quantité le long des neurones, ce qui maintiendrait l'idée d'un mouvement au sens de déplacement d'un lieu à un autre. Comme le soulignait Lacan, il ne s'agit pas dans la pulsion d'énergie cinétique. « *Il ne s'agit pas de quelque chose qui va se régler dans du mouvement* » (Lacan, 1964a). Nous l'avons vu plus haut : c'est sous la forme essentielle d'une force constante (*eine konstante Stosskraft*) et non sous celle de *force d'impact momentané* (*eine momentane Stosskraft*) que Freud considérait la pulsion. C'est en cela que, loin de référer à ce qui relève de l'ordre du *kinétique*, la pulsion renvoie fondamentalement, sur le terrain énergétique, à une *énergie potentielle*.

Pour comprendre le lien entre pulsion et énergie potentielle, il faut se rappeler que, sous sa forme première, ce qu'on appellera « *l'appareil psychique* » fonctionne « *non pas comme un système de relations, mais comme un système destiné à assurer une certaine homéostasie des tensions internes* » ou appelées à être ainsi localisées. C'est ici que l'idée de « *champ* » s'impose, qui donne à la notion d'énergie sa véritable portée. Lacan, dans son séminaire de 1963-64, affirme que le *Triebreiz* – excitation pulsionnelle – est ce par quoi *certaines éléments de ce champ sont investis pulsionnellement*, plus précisément « *occupés* » par la *Trieb* (*Triebbesetzt* : *occupés par la pulsion*). Dans ce sens on peut penser à une « *charge* » pulsionnelle, comme on conçoit une charge électrique, sauf que, dans le cadre d'une approche énergétique, on associera cet investissement non pas à une quantité substantielle qui s'y dépose, mais plutôt à une propriété différentielle locale, soit un potentiel. Donc, pour ce qui est de l'investissement, il ne s'agit pas d'une « *substance fluide* » quelconque qui serait en plus ou moins grande quantité dans chaque élément, mais de la valeur du champ en fonction de la position. C'est ce dont peut rendre compte la traduction de *Besetzung* comme « *occupation* » (Gottschalk W. et Bentot G., 1968) plutôt que comme « *investissement* » (Laplanche et Pontalis. 1964).

Il est intéressant de s'arrêter un instant encore sur la référence à l'électricité, domaine fondateur de la notion de champ. Pour le champ électrique il s'agit d'un espace *continu* – ce qui permet le calcul différentiel. Pour ce qui concerne le *Triebreiz* par contre, l'espace où le

champ est défini est *discontinu*. Dans cette approche, le fait que quelque chose puisse se mettre en mouvement dans un tel champ, est *l'effet* de la *différence de potentiel*.

En cela, la question du lien entre l'énergie potentielle et la pulsion se voit transformée en celle du lien entre la pulsion et le champ.

Et c'est là justement qu'il devient possible de retrouver la pulsion dans sa logique première, notamment au niveau du but qui lui est propre, au-delà de la poussée sur laquelle on s'arrête le plus souvent. Ce but, dit Freud dans le texte « *Pulsions et destin des pulsions* », « *est toujours la satisfaction, qui ne peut être obtenue qu'en supprimant l'état d'excitation à la source de la pulsion* ». Cela ressemble au circuit clos du besoin, qui impliquerait l'idée d'un rythme, ou d'un cycle. Freud a beau ajouter la remarque essentielle que l'expérience autorise aussi à parler de pulsions « *inhibées quant au but* », qui admettent une satisfaction seulement partielle, on doit à Lacan d'avoir souligné, dans son séminaire de l'année 1964, l'ambiguïté qui se rattache au terme de but pulsionnel (Lacan, 1964a). Le but visé (*aim*), souligne-t-il en s'appuyant sur une distinction propre à la langue anglaise, n'est pas le but que l'on marque (*goal*), en quoi la visée et le but que serait la satisfaction ne coïncident absolument pas. C'est, on le sait, ce qui justifie l'écriture du circuit de la pulsion en forme de trajectoire qui ne se boucle jamais sur elle-même, marquant un *écart* entre le départ et l'arrivée. Clerget reprendra le mot de Lacan qu'un tel « *tour* » pulsionnel peut être entendu au double sens de ce qui contourne (*turn*) et du tour d'escamotage, de ruse (*Trick*), que la pulsion impose à notre savoir confronté à l'indestructibilité du désir, source de toute angoisse (Clerget, 2000). C'est en cela, semble-t-il, que la pulsion peut être entendue dans sa logique fondamentale, à savoir d'être une *force constante*, dégagée de toute référence à l'idée d'un mouvement et d'un rythme. En tant qu'énergie potentielle, il faut donc entendre que *l'energeia* est radicalement subordonnée à la *dynamis* (l'un et l'autre de ces termes devant être entendus dans leur sens premier). La « *force en action* » est subordonnée à une puissance au sens de la potentialité. Point donc de *kinesis*, de « *déplacement* », d'un bord à un autre, parce que l'essentiel revient à l'idée d'un champ, seule à rendre lisible cette *konstante Kraft* inhérente à l'économie pulsionnelle.

Le sujet extrait

Le montage de la pulsion sera donc entendu comme rencontre de deux champs hétérogènes. Il s'agira de voir à présent en quoi, sur une telle base², peut émerger la construction subjective. On retrouve ici ce danger essentiel de faire de la psychanalyse une « *psychologie individuelle* », en faisant de cette construction subjective le simple effet d'une interaction ou plus largement d'une relation (précoce, par exemple), entre deux lieux objectifs. Admettre une telle théorisation reviendrait à contredire tous les développements métapsychologiques qui précèdent.

Il est clair en effet que c'est à partir des conditions dynamiques *surgies de la mise en rapport de ces deux champs hétérogènes* que le sujet pourra émerger. L'instance de l'Autre se voit ici convoquée, en tant évidemment que non réductible à quelque autre identifiable dans ce qui prendrait forme de relation interindividuelle. Lacan le martèle dans son séminaire consacré aux quatre concepts fondamentaux : « *Le sujet naît en tant qu'au champ de l'Autre surgit le signifiant* » (Lacan, 1964a). Ce signifiant premier, *unaire*, c'est celui qui, au champ de l'Autre représente le sujet pour un autre signifiant, lequel autre signifiant a pour effet *l'aphanisis* (l'évanouissement) du sujet. Il faut entendre par là que lorsque le sujet apparaît quelque part comme sens, ailleurs il se manifeste comme *fading*, comme disparition. On touche là le point de surgissement du sujet *ab initio*. Le signifiant unaire (S1) vient en effet constituer le point central de *l'Urverdrängung* (refoulement originaire) qui constituera le point d'*Anziehung* (attraction), le point d'attrait par où seront possibles tous les autres refoulements. Cet « *attracteur* » admet plusieurs formes selon la dynamique en jeu, permettant de reposer la question des « *structures cliniques* » (Guillén et Beaune, 2003).

Cependant, certains points essentiels restent à approfondir.

On a vu que l'appareil psychique, tel que Freud l'a toujours présenté quelle qu'en soit la forme, fonctionne fondamentalement sur un mode homéostatique. Il faut préciser à présent que le sexuel prendra place dans ce système sur le seul mode qui lui revienne, à savoir celui de *l'exclusion*. Il s'*extraît* d'un tel fonctionnement dès lors que la pulsion se conforme à la structure de béance qui est celle de l'inconscient. Comment comprendre cela ? Tout d'abord parce qu'on ne peut parler que de pulsions « *partielles* » au regard de la finalité biologique de la sexualité. Freud l'avait indiqué clairement dès 1905 (si toutefois on respecte la traduction du substantif « *Anlehnung* » qui renvoie essentiellement à l'idée d'un

² Rappelons que le terme *basis* (βασίς) signifie « *l'action de marcher* » avant de renvoyer à ce qui, en tant que base, est en mesure de le permettre

adossement, et non d'un étayage)³ (Freud, 1905). Mais aussi, on vient de voir qu'*ab initio* surgit au lieu de l'Autre un signifiant unaire, ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. La pulsion, de là, n'a d'autre fonction que celle de *représentance*. Elle ne fait que représenter, et partiellement, la courbe de l'accomplissement de la sexualité chez le vivant. C'est à ce titre que Lacan, lors du fameux congrès de Bonneval, parlait de la libido comme d'un organe qui n'existe pas mais qui n'en est pas moins organe, à savoir la *lamelle*, et qui correspond à ce qui s'est soustrait à l'être vivant de ce qu'il est soumis au cycle de la reproduction sexuée (Lacan 1964b). Les figures de l'objet *a* se posent bien là pour souligner ce qui, dans la perte, renvoie fondamentalement à l'idée d'une *extraction* dont seul peut surgir le sujet, si toutefois on se rappelle bien qu'à travers chacune de ces figures de *a*, c'est toujours une partie du sujet qui se perd.

C'est là un point essentiel à souligner car on y trouve l'occasion d'interroger la notion d'*écart* sur lequel Freud n'a cessé d'insister dans son approche économique. Parce qu'il s'agit fondamentalement de la perte d'une partie de soi, une exigence de structure se présente qui fait que jamais le système ne peut, une fois excité, revenir à l'état inerte⁴. Reste forcément un différentiel, un écart, qui constitue justement ce dans quoi l'énergie potentielle et le champ prendront leur authentique valeur. « *Ça* » rate à revenir au niveau zéro absolu. C'est une question de principe, celui du Nirvana que Freud évoque dans son texte « *Au-delà du principe du plaisir* ». Le terme d'*écart* ne paraît cependant pas vraiment approprié pour rendre compte de ce différentiel qui, il faut insister, se pose bien comme une exigence de structure. Il reste dans l'ordre du descriptif. On retiendra plutôt le terme d'*intervalle* qui, à être attentif à ses racines étymologiques, ne se limite pas à indiquer la distance entre deux points, mais pointe l'occurrence de limites proprement dynamiques qui présentent la propriété remarquable d'assurer une circulation incessante entre elles et les composants du système.⁵ Le terme d'*intervalle*, en cela, est propre à rappeler que la

³ C'est ainsi que Jacques Schotte, grand ami de Lacan, estimait opportun de traduire le substantif allemand *Anlehnung* que Freud retenait dans ses *Trois essais* de 1905 (Fédida, 1990)

⁴ Pour éviter toute confusion avec l'acception proprement physique du terme « *inertie* », on emploiera le qualificatif « *inerte* »

⁵ L'image d'Okéanos de la mythologie grecque, ce fleuve qui ceinture le monde tout en étant en rapport constant avec la moindre source d'eau vive, serait assez appropriée pour rendre compte de la logique de l'intervalle

dynamique n'est pas à localiser au sein d'un espace séparant deux bords. Il renvoie fondamentalement à ce sans quoi ces bords n'auraient aucune consistance.⁶

C'est voir en tout cas le caractère d'extraction dont se soutient le surgissement du sujet, qui ne saurait de toute évidence être confondu avec la notion usuelle d'individu (du latin *indivis*, indivisible). Mais c'est voir aussi le point de jonction entre la catégorie du *Nécessaire*, propre à ces conditions dynamiques qui fondent dans l'universel la condition de sujet parlant, et celle du *Contingent* qui souligne la part qu'y prend inévitablement l'historique de chacun. La constitution de la pulsion comme rencontre entre deux champs hétérogènes sera déterminée et déterminera en même temps une dynamique « *toujours particularisée par le contingent* ». En effet, tout en étant nécessaire en ce qu'elle constitue l'humain comme sujet parlant par rapport à la dynamique dans n'importe quelle structure clinique⁷, elle dépendra de la particularité de la rencontre de deux champs dans la figure complexe de l'Autre comme point de (dis)jonction, entre le champ organisé du langage (A) et le principe d'incarnation du point contingent de contact avec A (l'Autre). Elle dépendra ainsi de la contingence de cette rencontre pour déterminer les paramètres qui décideront de son mode de fonctionnement. C'est à partir de là qu'il devient possible d'interroger la clinique...

Séquence clinique. A propos des scènes et de leurs limites.

Une séquence clinique peut servir à illustrer nos propos. Il s'agit d'un patient⁸ suivi en CMP de manière hebdomadaire pendant trois ans qu'on appellera M. B. Nous ne présenterons pas son cas en détail, mais une séquence en particulier nous aidera à réfléchir sur la notion d'« *intervalle* » dans un contexte dynamique.

M. B. a été hospitalisé à plusieurs reprises pour des épisodes d'alcoolisme aigu et tentatives de suicide. Au moment du suivi il est dans une période d'abstinence. Pendant les entretiens, M. B. parle d'une voix monocorde en faisant souvent la remarque qu'il est fatigué. Depuis le début il exprime qu'un de ses problèmes, presque insupportable pour lui, est l'impossibilité d'arrêter de penser aux torts qu'il

⁶ Il est impossible de déployer dans le présent travail toute la richesse qu'il y a à tirer d'un concept tel que ce lui d'*intervalle*. Cela fera l'objet d'un travail ultérieur

⁷ Ce qui n'est pas soulever la question du rapport entre psychose et langage. Le sujet psychotique ne peut être « *hors langage* ». On l'entendra davantage comme sujet « *hors parole* »

⁸ L'initiale de son nom a été changée par souci de confidentialité

a eus dans son passé. Ces pensées se rapportent fondamentalement à la relation avec son ex-femme, plus précisément à l'impossibilité de s'en séparer quand il « aurait dû le faire » et de contester les propos qu'elle avait continuellement vis-à-vis de lui en le qualifiant d' « obsédé sexuel » parce qu'il voulait faire l'amour tous les soirs ou encore de « fainéant ». Ces qualificatifs le laissent toujours perplexe et font l'objet de ruminations obsédantes principalement au moment d'aller se coucher. C'est un moment important pour lui vu qu'il a « toujours eu un besoin de dormir plus important que les autres » à quoi il ajoute : « quand il s'agit d'un besoin, on n'y est pour rien ». Le moment d'aller au lit est particulièrement angoissant puisque l'impératif pour lui de dormir un nombre bien déterminé d'heures se heurte à la difficulté d'être sûr de pouvoir « arrêter ses cogitations ». Il n'arrive pas alors à « se laisser aller » et chaque minute qu'il passe éveillé au lit fait monter l'anxiété. Selon lui, quand il est sur le point de s'endormir, c'est comme s'il perdait le contrôle, il dit : « mon cerveau devient totalement vide et je risque ... comme si mon cœur allait s'arrêter de battre, comme si j'allais arrêter de respirer. Je me paralyse ... ou suis-je en train de m'endormir ? »

De cette thématique du coucher qui se répète au long des séances, se dégage une question essentielle qui se profile comme un point énigmatique : que craint-il au moment précis de s'endormir, au moment précis, dans ses propres mots, « de passer de l'autre côté » ?

Au cours d'une séance, après un silence de quelques minutes, il affirme soudain, en repensant à la crainte de s'endormir, se souvenir d'un épisode qui l'a terrifié. Il raconte alors que lors d'un après midi où il se sentait particulièrement fatigué, il a décidé de s'allonger sur le canapé du salon et s'est endormi presque instantanément, sans avoir pris de médicament comme à son habitude. Il se réveille après ce qu'il perçut comme d'une durée de quelques minutes. Mais, à son étonnement, il était paralysé. Il ne pouvait bouger aucune partie de son corps. Il était conscient, son esprit était clair, il voyait ce qui l'entourait, il entendait les sons autour de lui, il avait même aperçu sa femme qui passait, mais il était incapable de bouger. Cela a été pour lui un moment de terreur, en ce qu'il crut être victime d'une paralysie générale et qu'il allait rester dans cet état pour toujours. Alors, il affirme s'être dit intérieurement : « Il faut que je me déplace, de façon à tomber du canapé

et à me réveiller ». Il poursuit : « Ensuite j'ai fait le geste de déplacer mon bras par-dessus mon corps, et, même en ayant l'impression de l'avoir fait, j'ai vu mon bras inerte à côté de mon corps ». Juste à ce moment, un bruit dans le salon le sort de cet état.

Il est important de souligner qu'il ne dit pas que le bruit l'a réveillé puisqu'il n'arrivait pas à qualifier un tel état de sommeil. Plus tard, au moment de rencontrer sa femme il lui demande si pendant qu'il dormait elle est rentrée dans le salon, à quoi elle répond par la négative.

Selon les dires de M. B. ce type d'incident s'est présenté seulement deux ou trois fois dans sa vie et, même s'il provoque toujours un sentiment d'angoisse, il « comprend » qu'il s'agit alors de rester calme et d'attendre simplement que quelque chose de l'extérieur interrompe cet état.

Cet épisode, tel que raconté par M. B., est particulièrement éclairant pour la question de la dynamique de l'intervalle évoquée plus haut. On peut dégager dans ce cas, à propos de cette dynamique, l'élément essentiel d'une distinction de principe entre scènes.

Qu'est-ce qui permet en dernière instance de distinguer le rêve de la réalité ? Par ailleurs, au moment de « *passer de l'autre côté* », qu'est-ce qui assure que nous en reviendrons ? Qu'est-ce qui assure que ce temps que l'on passera de l' « autre côté » ne durera pas pour toujours ? Pour M. B. il semble ne pas y avoir, le temps de cet épisode qu'il décrit, de distinction possible. Au moment d'être dans cet état intermédiaire qu'on ne peut réduire à un simple « *entre deux* », il est assujetti, a-sujet. Il ne peut qu'attendre. Ce n'est pas à lui qu'appartient le pouvoir de séparer les deux scènes. Seulement le bruit qui vient de l'extérieur – et il faudrait pouvoir caractériser qu'est-ce que l'extérieur pour lui – permet le changement d'état. L'extérieur s'impose, il ne fait pas partie d'une construction qu'il puisse s'approprier. Dans ce contexte, la question sur l'apparition de sa femme lors de la sieste, par exemple, restera toujours un fait inqualifiable qui n'est pas repris dans les arguments postérieurs.

Dans notre cadre formel, l'énoncé « *j'ai vu ma femme dans le salon* », associé à la réponse négative de sa femme, est figé et sans sens puisqu'il ne peut pas s'inscrire dans le dialogue. En effet, le sens se constitue dans le contexte d'une parole adressée à quelqu'un d'autre dans un dialogue où certains principes, notamment celui de la distinction de scènes doivent

opérer. Bien que le lien à l'Autre du code puisse être établi par le fait qu'il s'agit d'un énoncé grammatical, son fonctionnement au plan de l'énonciation reste indéterminé.

Par la suite il s'avère impossible de reprendre le dialogue à partir de cette phrase – « *j'ai vu ma femme dans le salon* » – par exemple en demandant « *qui est ce « je » qui a vu sa femme ?* » S'agit-il du « *je* » de la réalité ou du « *je* » du rêve ? La vacillation associée à l'utilisation du déictique « *je* » est dans ce cas une perturbation qui brise le lien (Le « *je* » est-il lieu de l'énonciation supportant la phrase ? Le « *je* » est-il l'autre dans un discours rapporté ? Le « *je* » est-il celui du rêve qui ne coïncide pas exactement avec moi ?

Ceci ne veut évidemment pas dire que M. B. ne puisse jamais utiliser « *je* » pour construire des phrases dans un contexte de dialogue, ou qu'il confonde constamment rêve et réalité. Ce qui se présente ici, c'est l'impossibilité de fixer un point de transition entre veille et sommeil (*avant j'étais éveillé, après je dormais*).

Ce qui est ainsi repéré dans le cas de M. B. instancie ce qui peut être tenu comme élément de structure, à savoir la possibilité de traversées soumises à la nécessité de bordures pour fonder la logique de l'intervalle. L'intervalle est indissociable d'une loi qui accrédite cette bordure d'une valeur.

Dans le cas de M. B., la menace consiste en l'infinetisation du temps de sommeil ou de veille ce qui se présente comme le point central de son symptôme. Le rapprochement au point de transition devient impossible comme dans les paradoxes de Zénon ; à chaque fois que l'on se rapproche du point de transition, il reste toujours un petit bout de chemin à parcourir.

L'effet sur le discours est la fixation du caractère vide de sens d'une signification qui nécessite justement la distinction entre scènes pour que l'interaction puisse se poursuivre.

Même s'il est évidemment impossible ici d'envisager une analyse exhaustive du cas de Mr B, présenté ici au seul niveau de la séquence clinique témoignant de l'efficace d'une scène dissociée d'une continuité qui lui aurait donné possibilité de récit, il est clair que celle-ci fournit un éclairage décisif quant à ce que nous tentons de saisir avec le terme d'*intervalle*. Notre analyse, sur un plan théorique, aboutissait à une relecture du concept majeur de « *pulsion* » entendue en termes de différence de potentiel. A ce niveau précis, selon nous, prend toute sa valeur la *dynamique* telle que Freud l'instanciait dans sa métapsychologie.

L'épisode de Mr B (qualifions-la d'oniroïde) est exemplaire à révéler ce qui peut être tenu comme une faille de structure. On a vu en effet que l'intervalle (contrairement à la notion d'écart) présente ceci de particulier et d'essentiel, d'établir une limite proprement

dynamique sous la forme d'un mouvement incessant entre elle et chaque composant du système qu'elle a fonction justement de délimiter. C'est à partir d'elle fondamentalement, et à partir d'elle seulement, que le principe de bordure peut prendre corps, selon la logique difficilement imaginarisable d'une béance qui précéderait ce qui la délimiterait. On peut toujours évoquer l'idée d'un trou sans bords. Quant à lui donner texture représentative, cela donne à travailler sans fin, sans bords justement...

On a pu voir l'occurrence d'une telle approche à propos de l'économique freudienne (le système ne revient jamais à l'état inerte). On la retrouve dans le cas de Mr B au niveau de l'impossibilité foncière de *border* la scène qu'il énonce de sa paralysie, cette impossibilité prenant corps dans l'échec d'une production de signification au sein d'un possible dialogue. La dynamique, celle d'une traversée (qui admet, dans notre analyse et contrairement à l'acceptation courante du terme, une entrée et une sortie dans la configuration originale qu'aucun bord n'en puisse justifier la formulation) semble ici impossible, figée dans la mise en vertige d'un sujet de l'énoncé qui n'est plus subordonné à la logique de renvoi que la logique du signifiant impose pourtant en reposant sur l'hypothèse d'un sujet de l'énonciation soutenu par sa foncière extériorité. Tout devient donc figé, un peu sous la forme d'une collection de scènes, celle qui le situe comme paralysé et celle où il en parle à sa femme en lui demandant si elle est effectivement passée devant lui, voire également celle où il l'évoque à son analyste. On pourrait dire que, justement, se présente une pure logique *d'écart* en lieu et place de celle d'intervalle, tant il semble ressortir avant tout la distance objectivée dans le discours de Mr B entre une scène et les autres. A la différence d'un intervalle instancié par le caractère dynamique des éléments en présence, donnant lieu à une position subjective au carrefour entre deux champs, le patient reste figé, erratiquement scindé d'un autre qui lui succède sur les coordonnées d'une temporalité qui ne relève absolument plus du sujet désirant, autrement dit à ce qui admet le champ de l'Autre au moment où *ça* parle...⁹

Il est clair qu'une telle réflexion exigerait un développement conséquent. Seules les bases d'une approche dynamique revisitée figurent ici. On retiendra cependant, avec la séquence clinique qui la supporte, combien elle mène à réinterroger en son fond le savoir

⁹ On rappellera ici le caractère foncièrement sexuel et injurieux des propos de son ancienne épouse, propres à soulever la question du sexuel indissociable de la question de l'Autre

psychopathologique dans sa prétention diagnostique qui la soutient trop souvent de façon précisément figée et exclusive. A s'en tenir à la dimension pétrifiante qui caractérise le plus souvent le tableau nosographique de psychose (sur laquelle se pose classiquement toujours la question de la chronicité, de façon autrement pressante en tout cas que pour la névrose), une réflexion sur la logique propre à l'intervalle donne amplement matière à revisiter la chose en admettant un retour essentiel à la dynamique telle qu'elle se voit régulièrement oubliée, et ce même dans certains travaux qui se réclament de l'intelligence analytique.

Il ne s'agira évidemment pas de se limiter à interroger la valeur éventuellement « *psychotique* » de l'épisode énoncé par Mr B. Les éléments avancés dans notre vignette clinique sont trop lacunaires pour s'autoriser quelque affirmation arrêtée en ce sens. On soulignera *a contrario* qu'il n'est d'approche pertinente de la structure que dynamique. Trop souvent en effet, il est possible d'entendre ici ou là, dans certains cercles analytiques qui se disent autorisés à le faire, des formulations qui flirtent avec l'idée d'une normalisation d'autant plus difficile à admettre qu'elles reposent sur un savoir *sur* l'inconscient, oubliant l'authentique portée qu'il faut reconnaître au savoir *de* l'inconscient. Ainsi par exemple, la métaphore du Nom-du-père est-elle posée parfois comme la clef de quelque « *équilibre psychique* » sa forclusion entraînant simplement la psychose, comme si pareille opération métaphorique était l'affaire d'un moment essentiel isolable dans quelque développement de la psyché. On connaît trop les dérives qu'une telle lecture, qui fait fi gravement de la dynamique perpétuellement au travail dans la pensée de Lacan, peut entraîner.

Rappelons-nous l'image d'Okéanos dans le mythe homérique. Okéanos entoure le monde d'une ceinture qui n'est qu'incessante circulation. Cela est connu. Ce qu'on en déduira ici d'essentiel, c'est qu'ainsi posé, Okéanos n'a pas de début ni de fin. Cela ne veut absolument pas dire que le contingent, dans la structure, n'a pas sa place. Seulement, et c'est là la valeur première de l'intervalle, le principe dynamique, celui d'un mouvement incessant et bordant, rappelle qu'en aucun cas, d'une part ce contingent peut être pris au titre de facteur simplement causal¹⁰, d'autre part que la structure ne saurait être entendue au titre de système en équilibre, établi dans la force de sa constance à partir de quelque moment que ce soit dans la trame historique individuelle.

¹⁰ Ce serait revenir à cette *neurotica* sur laquelle bon nombre de pratiques contemporaines achoppent.

J. Guillén – D. Reniers – C. Pinel, L'a-bord du sujet. Réflexion sur les fondements dynamiques de la théorie et de la clinique psychanalytiques., International Psychology, Practice and Research, Piper 8, 2018

Le rapport à l'Autre n'est pas établi une fois pour toutes, il ne cesse pas de s'écrire. Comment entendrions-nous sans cela l'authentique valeur de la *répétition (Wiederholung)* au cœur de l'économie désirante ?

Bibliographie

Aristote. *Physique* (I-IV). Paris: Les Belles Lettres, 1926.

Assoun P.-L. (1981). *Introduction à l'épistémologie freudienne*. Paris: Payot

Bailly A. (1950). *Dictionnaire Grec-Français*. Paris: Hachette

Clerget J. (2000). *La pulsion et ses tours*. Lyon: PUL, 2000.

Fedida P., Guyotat J. & Robert J. M. (1990). *Génétique clinique et psychopathologie. Hérité psychique et hérité biologique*. SIMEP

Freud S. (1895) « Esquisse d'une psychologie scientifique ». Dans *La naissance de la psychanalyse* (p. 307-397). Paris: PUF, 1956

Freud S. (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1986

Freud S. (1905). « Trois essais sur la théorie sexuelle ». Dans *Œuvres complètes VI*. Paris: PUF, 2006

Freud S. (1915-1917) *Leçons d'introduction à la psychanalyse*. Dans *Œuvres complètes XIV*. Paris: PUF, 2000

Freud S. (1915). « Pulsions et destins des pulsions ». Dans *Œuvres complètes XIII* (p. 163-187). Paris: PUF, 2005

Freud S. (1920). « Au-delà du principe de plaisir ». Dans *Œuvres complètes XV* (p. 273-338). Paris: PUF, 2002

Freud S. (1923). « Le moi et le Ça ». Dans *Œuvres complètes XVI* (p. 257-301). Paris, PUF: 1991

Freud S. (1932) « Nouvelle suite des leçons d'introduction à la Psychanalyse ». Dans *Œuvres complètes XIX* (p. 83-268). Paris: PUF, 2004

Gaffiot F. (1934). *Dictionnaire Latin-Français*. Paris: Hachette

Gottschalk W. et Bentot G. (1968). *Langenscheidt*. Tome II. Paris: Larousse.

Guillen J. et Beaune D. (2003) « Psychanalyse : dynamique, structure et modèles non-linéaires », *Synapse*, 197, 29-32

Lacan J. (1964a) *Séminaire XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris: Le Seuil ; 1973

Lacan J. (1964b). « Position de l'inconscient ». Dans J. Lacan, *Ecrits* (p. 829-850). Paris: Le Seuil, 1966

J. Guillén – D. Reniers – C. Pinel, L'a-bord du sujet. Réflexion sur les fondements dynamiques de la théorie et de la clinique psychanalytiques., International Psychology, Practice and Research, Piper 8, 2018

Lanteri-Laura G. (1979). *Lecture des perversions; Histoire de leur appropriation médicale.*
Paris: Masson

Laplanche J. & Pontalis J.-B. (1964). « Fantôme originaire, fantômes des origines, origine du fantôme ». *Les temps modernes*, 215, p. 1833-1868

Murray H. A. (1957). *Exploration de la personnalité.* Tome I. Paris: PUF